



Musée des Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse

Pour la première publication de la rubrique « A la Une » du site internet du musée des Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse, nous vous proposons un bref historique de ces traditions et de ce folklore bien de chez nous.

Les Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse trouvent leurs origines dans les processions de croix banales du moyen-âge. Celles-ci étaient destinées à rendre hommage et à permettre de verser l'obole à l'abbaye suzeraine voisine dont dépendait le clergé. Les processions devaient avoir lieu dans l'octave de la Pentecôte.

L'escorte militaire qui les accompagnait avait pour but d'en rehausser l'éclat mais aussi de préserver les pèlerins contre les bandes de malfrats qui rôdaient à cette époque dans nos contrées. Ces compagnies spéciales d'archers et d'arbalétriers que l'on appelait « serments » furent les ancêtre de nos marcheurs.

Les uniformes que nos aïeux portaient ont bien évolué au cours du temps. Les Marches ont connu des hauts et des bas. C'est dans le courant du XVIII^{ème} siècle qu'une crise importante frappa nos Marche. En effet, ces cérémonies devenaient un prétexte pour s'amuser et tournaient le religieux en dérision. Cela ne plut pas au clergé qui interdit ces manifestations.

Les coutumes reprennent en 1802 au début du XIX^{ème} siècle par le concordat signé en Napoléon I^{er} et la Pape Pie VII.

C'est à ce moment que nos Marches prirent un nouvel essor et devinrent des escortes militaires.

Les costumes actuellement adoptés (dits costumes du second empire) proviennent bien sûr du premier empire mais également de la première armée belge de 1830.

Il est certain que l'on a d'abord marché en premier empire. De nombreuses défroques de l'armée de Napoléon étaient disponibles dans nos régions. Ces uniformes se dégradant, nos Marcheurs ont adopté les costumes militaires de l'époque qui a immédiatement suivi, c'est-à-dire les uniformes que l'on appelle du second empire mais qui sont pour la plupart des uniformes de la notre première armée belge et des uniformes de la garde civique de 1850. Aujourd'hui, on rencontre ces deux types de costumes dans nos Compagnies.



Musée des Marches Fokloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse



Ci-dessus, un adjudant et ci-dessous, un peloton de Voltigeurs. Ces costumes sont dits du premier empire.





Musée des Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse



Une saperie en costumes du second empire



Une batterie en costumes du second empire (remarquez les couleurs « belges » des plumes du Tambour-major).



Musée des Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse

La Procession, la Marche à l'origine de la fête populaire

Roger Golard

Extrait de la revue « Le Marcheur », AMFESM, n°168, juin 2003

Au cours des siècles, des dizaines de milliers de pèlerins ont parcouru les routes de l'Entre-Sambre-et-Meuse pour, notamment, venir prier Rolende à Gerpinnes et Notre-Dame à Walcourt.

Ces fidèles, bien souvent, partaient de chez eux le soir, pour arriver sur place tôt le matin. Accompagnés par le pasteur, ils égrenaient leurs chapelets et arrivaient à jeûn, pour assister au premier office et communier.

Leurs devoirs remplis, que faisaient-ils ? C'est un lieu commun d'écrire que l'homme ne vit pas seulement de prières, mais qu'il a aussi besoin de pain. Aussi, rapidement, les cafés et les maisons transformées en débits de boissons sont pris d'assaut, pour y consommer les provisions apportées et les boissons servies sur place.

Quand il fait chaud, celles-ci sont les bienvenues... et, généralement, un verre ne suffit pas. Rapidement, la dévotion qui imprégnait les visages laisse place à la joie : le temps du défoulement est arrivé, on se « *déboutonne* », on rit, on se laisse emporter par la joie ambiante, on chante... et il ne s'agit plus de psaumes ou de cantiques.

Et pendant ce temps-là, que font les habitants du lieu ?

Peut-être, dans un premier temps, se sont-ils plus préoccupés de penser à remplir leurs poches, en vendant des boissons et des nourritures, ou en louant des emplacement pour garer les chevaux et les charrettes.

Ce grand déploiement de peuple attire aussi tous les gagne-petit, saltimbanques, montreurs d'ours, musiciens ambulants, jongleurs, ... à la recherche de quelques bonnes affaires.

Par ailleurs, dans les deux communes citées – et aussi dans quelques autres de la région – des escortes armées accompagnent la procession ; les musiciens, les tambours qui en font partie, les salves qui marquent les arrêts aux potales, tout cela contribue aussi à faire naître cet air de fête.

A un certain moment, l'autorité locale se rend compte qu'il faut que la manifestation respecte un certain ordre, se déroule correctement ; tout naturellement elle charge la « *Jeunesse* » de prendre la responsabilité de son organisation ; de la sorte, toute la communauté locale est engagée et comme la « *Jeunesse* » met aussi sur pied les fêtes locales... le journée ne se termine pas sans quelques amusements.



Musée des Marches Fokloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse

En fait, ce qui n'était au départ qu'une fête religieuse voit bientôt se développer à ses côtés une fête civile. Car, comme l'écrivait un journaliste de la *Gazette de Charleroi* dans un article paru le 21 juillet 1902, « *n'allez pas croire que tous ces gens accomplissent le tour par dévotion... on les voit juchés sur des voitures, chars et carrioles, chantant des airs profanes* ». « *Cette procession est une kermesse en même temps qu'une fête religieuse ; elle consacre le double besoin que l'homme éprouve comme être spirituel et matériel* » renchérit *Vers l'Avenir* du 29 juin 1924. C'est tellement vrai que là où la « Marche » n'existe plus, la fête communale disparaît : c'est ainsi qu'en 1851, à Châtelet, « *La fête communale n'existe plus qu'à l'état de souvenirs dans la mémoire des Vieillards. Ils rappellent à leurs fils qu'autrefois, la jeunesse de la ville s'armait en guerre, pour accompagner les reliques de Saint Eloi... la kermesse durait parfois une semaine* ». A Bouffioulx, en 1892, on constate : « *Si la kermesse, cette année, a été si animée, si pittoresque, si attractive, c'est grâce à la Marche Militaire qui a eu le don de déridier tous les fronts et des faire régner chez les jeunes comme chez les vieux, une animation, un entrain dont on n'a pas idée* ». La fête est donc présente ; mais comment se déroule-t-elle ?

Quand on fait la fête, on doit « *se faire beau* ».

C'est le cas aussi dans les communes et villes où la procession se déroule et tous se sentent concernés.

Plusieurs semaines à l'avance, le « *grand nettoyage* » commence.

A Fosses, en 1935, « *depuis mai, des échelles escaladent, joyeuses, les façades, s'accrochent des légions de peintres qui, de toute leur âme, donnent aux habitations les couleurs les plus tendres ou les plus vives, qui se marient sous les caresses de l'automne* ».

Il en est de même à Walcourt où en 1907, on note : « *les peintres, les blanchisseurs¹ sont littéralement débordés. Armés de leurs longues et lentes brosses, ils badigeonnent de blanc cru jusqu'aux moindre remises des courettes. Au ras de sol, ils noircissent un pied de haut qu goudron de houille* ». Pas une maison qui n'ait son pinceau ou sa brosse à l'œuvre, car on ne se contente pas de « *blanchir* », on repeint aussi ; portes, fenêtres et volets reçoivent leur annuelle couche de couleur. Même les portes des greniers sont rafraîchies.

Dans le même temps, les cantonniers sont mis à contribution : il faut arracher les herbes adventices d'entre les pavés des rues ; toutes les rues et ruelles reçoivent leur toilette des grands jours ; parfois des arcs de triomphe sont dressés et des drapeaux et guirlandes y joignent leurs couleurs joyeuses.

Pendant que les ouvriers spécialisés embellissent les maisons et les rues, les ménagères brossent, frottent, astiquent de haut en bas ; il s'agit de tout nettoyer à fond. La maison doit être avenante, accueillante, afin de recevoir dignement les invités : parents et amis. Dans cet esprit, les ménagères consultent leur boulanger, pour connaître l'heure du vendredi, du samedi

¹ Ouvriers qui badigeonnent les façades au lait de chaux et noircissent les soubassements au goudron.



Musée des Marches Fokloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse

ou même de la nuit où elles pourront se présenter pour la cuisson de leurs nombreuses tartes préparées à domicile.

Il faut aussi penser au menu, veiller à remplir le garde-manger, à garnir la cave : tout le monde sait qu'une bonne « *ducasse* » wallonne ne peut se dérouler sans s'être copieusement rempli l'estomac.

Un chroniqueur du Journal de Charleroi ne compare-t-il pas la « *Madeleine* » de Jumet à « *un Jordaens Wallon* », ajoutant : « *Le divin Rabelais, Breughel le Vieux, Hiéronymus Bosch s'y seraient trouvés chez eux... la vieille terre de Wallonie, terre de Pantagrue* » (J.C. du 25 juillet 1927).

Après avoir embelli la maison, pourvu à la nourriture et à la boisson, il est permis de penser un peu à soi ; les femmes se rendent chez le coiffeur pour rafraîchir une ondulation ; il a aussi fallu faire confectionner la nouvelle robe de la petite fille et le costume du petit garçon qui, peut-être, en ce jour attendu depuis douze mois, portera ses premières longue culottes. Et voilà, tout est prêt, fin prêt ! La fête peut commencer, les pèlerins sont attendus de pied ferme.

Combien sont-ils ? 50.000 à Fosses en 1900 et Walcourt en 1907 ; 20.000 au pré de Villers-Potterie...

Comment se déplacent-ils ?

En 1893, *L'Ami de l'Ordre* note : « *le samedi soir, des communes de la région de Charleroi, se forment des bandes de voyageurs qui pèlerinent toute la nuit à travers monts et vallées, bois et guérets, pour arriver le dimanche de grand matin à Walcourt* ».

Malgré l'organisation de trains spéciaux qui, à tout moment, débarquent des centaines de voyageurs, en 1923 *Vers l'Avenir* constate : « *toute la nuit, des pèlerins arrivent à pied du pays de Charleroi, de Namur, des Ardennes. Le long des routes, de grands chars de ferme transformés en diligences, des autos, des vélos, des véhicules de tous genres amènent des milliers d'étrangers* ».

On le comprend, les rues sont en fête, c'est la cohue, les cafés sont assaillis.

Même s'il faut penser à se rendre à l'église, à faire le « *tour* », on ne peut rester insensible aux tentations : l'homme est aussi un être matériel... et les occasions ne manquent pas ; les forains accourus nombreux, rivalisent dans ce domaine.

Voici le carrousel aux cuivres étincelants, dont l'orchestration emplît l'air de ses notes discordantes ; ses chevaux de bois, ses balancelles font tout autant la joie des enfants que des amoureux. Les amateurs peuvent exercer leur adresse sur les pipes et cartons du tir, en épaulant des carabines d'une précision douteuse.

Les balançoires attirent les costauds désirant éblouir leur belle, tandis que les petits s'extasient devant les ballons multicolores et les moulins en cellulo que des gagne-petit font miroiter à leurs yeux.



Musée des Marches Folkloriques de l'Entre-Sambre-et-Meuse

Que dire des comédiens, des jongleurs, des artistes de cirques dont les cris tentent d'aguicher les badauds ? Tous ces bruits, ces musiques incessantes et lancinantes, des cris de camelots appelant les chalands, ces tirs, parfois au moment d'une décharge, ces roulements de tambours, tout contribue à la fête, au défoulement ; le religieux passe au second plan, il fait place au profane, les pèlerins s'amuse... parfois follement.
Et la journée s'achève.

Parfois, comme à Ham-sur-Heure, une retraite aux flambeaux réunit des participants accourus de partout, se mêlant aux Marcheurs. Et quand le cortège débouche sur la place, les torches réunies constituent un feu de joie autour duquel la foule danse le rondeau final. Le bal champêtre peut commencer.

A Thuin également, en 1894, un bal populaire réunit les amateurs de danse au « *Champ des Oiseaux* ». Il en était de même à Fosses, à Grepinnes, à Jumet et à Florennes où la danse des « *7 sauts* » clôture la fête.

On comprend que, après la Marche, la soif aiguisée par les nombreux verres bus durant le parcours, les Marcheurs se répandent en bandes joyeuses dans les cabarets ; une joie qui monte depuis des semaines ne retombe pas en quelques minutes ; aussi, le Saint local sera fêté jusqu'au petit matin, et la bière sera versée en sacrifice, un sacrifice agréable... mais qui ne plaît pas à tout le monde. *Le Rappel* du 19 mai 1920 écrit à ce propos : « *on s'esbaudit et, malheureusement, on oublie un tout petit peu que la fête est une fête religieuse et qu'un peu plus de tempérance honorerait notre puissant protecteur du ciel* ». Il n'empêche, on a bien prié, on a bien marché, on s'est bien amusé... encore 365 jours à attendre.

Ce document a été publié dans la rubrique « A la une » de mai-juin 2004 de notre site internet.
